

*Il m'a paru pertinent de faire suivre ces deux textes relatifs à la perception du temps dans l'expérience extrême-orientale et à sa pensée, notamment dans l'ordre de l'image, de ces brefs extraits du journal d'un peintre. Sous une forme poétique, ce qui se dit ici rejoint ce qui se disait là : que la forme se déploie selon la temporalité progressive, et sur un mode continu, qu'elle s'accomplit ou s'abolit, ou encore, mieux, s'accomplit/s'abolit en une certaine sensation (conscience ?) d'éternité.*

*Michel Costantini*

### **Lavardin. Au bord de l'étang**

Les herbes exhalent une haleine qui noie les collines, les haies et les arbres. Les arbres de brume glissent sur l'eau sans éclat. Un petit rond qui s'agrandit trouble de temps en temps la surface lisse avec un bruit mat de profondeur, légèrement visqueux. Les différents plans du paysage s'estompent. Silhouettes sombres, presque noires des peupliers et des chênes du premier plan qui se détachent et sont découpés sur un fond cotonneux, avec une précision de papier taillé au ciseau. Une deuxième frange les surmonte d'une tonalité plus pâle, laiteuse, diluée, sous laquelle le vert cru des collines transparait comme sous un glacié. Les arbres dessinent sur le fond pâle du ciel une figure douce, délicate, sensible, comme du journal déchiré. Lignes aux sinuosités multiples jamais rigides. Petits moutonnements sans cesse changeants. Le ciel a la tonalité métallique et froide mais plus douce et plus veloutée de l'étang. Des traînées vaporeuses comme du coton arraché sont jetées dessus négligemment.

Un petit point rouge carmin perce la déchirure d'une courbe au sommet de la frange. Il s'élargit, s'agrandit, monte. La couleur forme un demi-cercle net, parfait, qui grossit, seul élément mobile dans le paysage figé comme un goujon entre deux eaux. Dans sa partie inférieure, la boule éclate et se déchire sur les pointes sombres des volutes. L'œuf se crève et coule sur le vert laiteux. Deux traînées translucides, aiguës, acides percent, s'allongent, et se rétractent comme des antennes d'insecte.

La frange des côteaux, des frênes, des bouleaux et des peupliers se nuance d'orangé de mars. Les masses sortent de la brume.

### Vision au bord du Loir

La tache brune, opaque, lourde, blême, pâle, figée, épaisse comme un tain de miroir, de l'eau. Les franges horizontales irradiées, diluées, transparentes, fuyantes, diffuses où alternent ombre et lumière, des vapeurs de brouillard dans le ciel. Le nœud, le point de convergence des rives. Au-dessus de lui, les nuances grises, ombrées, diaphanes, douces et délicates des lointains. La tache noire d'encre, profonde, dense, veloutée, chaude ; fourrure, velours, chat noir des arbres des berges et de leur reflet. Elle part, petite, fine, du point. Elle éclate, se rétracte, s'irradie, se diffuse, se replie, jaillit. Ses contours griffonnés, arrachés, découpés, nets, diffus, vagues, précis, coupés, déchirés, tordus, se détachent sur l'aura du ciel et de l'eau.

En elle se trouvent les formes troublantes, inquiétantes, les monstres, les dragons, les ténébreuses pensées, les désirs, les pulsions farouches et obscures, les noires songeries, les déchirures secrètes, les mélancolies profondes, le nocturne chagrin, l'angoisse qui noue et serre et contracte, la douloureuse peine, les lagunes et les marais fétides et âcres du désespoir.

Mais dans les régions supérieures, dominant l'éclat et l'espoir de la lumière et de l'éternité.

*Michel Aubert*  
*peintre*  
*Coulanges (Loir-et-Cher)*